

Il fait nuit, de plus en plus froid. Combien de temps vais-je encore tenir ? Je lutte de toutes mes forces mais je suis proche de la rupture, à un cheveu de lâcher l'affaire. Désormais, j'envisage le renoncement comme une délivrance, et j'en imagine déjà tout le bénéfice : baisser les paupières en dépit de ce que je risque, sentir la paix intérieure m'envahir enfin alors que la vitesse augmente et que je perds le contrôle.

Ouvrir les bras en grand, offrir mon corps à l'adversité pour m'abandonner aux éléments. Advienne que pourra, mais s'il vous plaît, dans le chaos qui s'ensuivra, épargnez mon sourire. Il m'a été offert par ma mère et j'y tiens beaucoup.

Les bienfaits de la capitulation seraient probablement réels, mais de courte durée. Comme l'a dit le grand sage Xun Zi : « C'est bien fait, tu n'avais qu'à réfléchir avant. »

Telle que vous me voyez, je ne suis pourtant pas en train d'accomplir un exploit digne d'une brève défilant sur votre téléphone. N'allez pas croire que je suis suspendue à flanc de falaise, à hurler mon désespoir, que l'écho du précipice me renverrait à répétition. Je ne fais que rentrer chez moi. À vélo.

Pas de quoi se vanter, même si c'est un modèle tout simple, sans assistance électrique. Douze bornes, douze petits kilomètres depuis l'hôpital où je travaille comme infirmière,

jusqu'à mon modeste appartement que je rejoins par le centre-ville. Ce n'est pas une balade tranquille pour autant. On ne se méfie jamais de ce qui peut surgir lors de ces routines théoriquement bien balisées. J'ai payé pour l'apprendre.

L'adoption de ce mode de transport écolo relève souvent d'une décision prise l'été, sous le soleil, lorsqu'il fait bon. On est en tenue légère, voire en maillot de bain, à siroter un cocktail avec quelques amis. On papote, on envisage, on délire, et la perspective d'échapper à l'infamale pollution de nos cités apparaît soudain comme une évidente nécessité. La main sur le cœur et la conscience illuminée de nobles convictions, on s'engage alors au nom de la préservation de la planète – avec quand même en prime le secret espoir de soigner notre silhouette et le galbe de nos jambes.

L'automne ne tarde pas à débarquer, remettant ces beaux engagements en perspective à coups de grisaille humide, de feuilles mortes dangereusement glissantes, et de ces fichus oiseaux volant de plus en plus bas sans feux de position dans des crépuscules qui n'en finissent pas de gagner du terrain. Dans l'obscurité glacée du matin et du soir, vous devez sans cesse vous répéter que dame Nature et vos fesses méritent réellement cet effort. Surtout vos fesses.

Au fil des semaines, le vent forcit. Ce soir, il est particulièrement vigoureux. Je résiste, mais j'ai du mal. Allez savoir pourquoi, même lorsque je change d'itinéraire, il souffle toujours de face. Un genre d'acharnement.

Quelque part, dans la base secrète qui gère les destins, le chef du service des Vents contraires me guette, c'est sûr. Je ne sais pas pourquoi il en a après moi. Dès qu'il me repère, il hurle à ses collègues des Trous dans la chaussée qui n'existaient pas la veille et à ceux des Bestioles volantes qui visent les yeux : « Hé, les gars ! Voilà Elynn qui rentre chez elle ! Je vais pousser les ventilos à fond et elle va encore rager ! Vous me donnez un coup de main ? »

Si ce n'est pas ainsi que ça se passe, alors expliquez-moi pourquoi un moucheron s'est précipité dans mon œil en plein mois de novembre, pile au moment où je manquais de m'étaler à cause d'une ornière qui n'était pas là hier ?

Ce soir pourtant, j'ai de la chance : il ne pleut pas. Au contraire de jeudi dernier. Une averse à dégraisser un bison, associée à un vent à dépoiler un angora. Ils ont dû se tordre de rire dans leur base secrète. J'avais le choix entre protéger mon visage grâce à une capuche qui se gonflait façon parachute au point de me faire reculer, ou faire de l'aquabike tout habillée. J'ai préféré la plongée à la chute libre. Avec en prime la confirmation que le mensonge est un poison qui se glisse jusque dans le mascara, puisque le maquillage waterproof ne l'est que dans une limite très relative.

En arrivant devant mon immeuble, j'étais coiffée comme une sirène après un typhon, et j'avais le visage maculé de coulures. Ça rendait tellement bien que j'aurais pu postuler dans un cirque : la première femme à avoir des varices sur la figure ! Une bien belle affiche pour une nouvelle carrière que j'imagine déjà.

J'ai monté les escaliers quatre à quatre jusqu'à chez moi, espérant ne croiser personne, mais le type qui gère le Hasard des rencontres doit être pote avec celui des Vents contraires. Ils ont un partenariat avec la fée de la Honte, qui m'a toujours beaucoup gâtée. Je suis donc tombée sur la voisine du dessous et sa petite fille. La gamine m'a regardée avec autant de fascination que d'inquiétude. Sa mère m'a avoué que depuis, elle fait des cauchemars, mais surtout qu'elle s'est mise à croire aux zombies.

Lorsque la météo était plus clémente et les jours plus longs, il m'arrivait de contourner le centre-ville pour emprunter les avenues où s'alignent des propriétés plus élégantes les unes que les autres. Le quartier résidentiel des riches. Des styles d'architecture très divers, du palais néoclassique pompeux aux hôtels particuliers du XIX^e siècle, mais toujours de vastes

jardins. Un autre monde. Les murs d'enceinte sont si hauts qu'on ne voit pas grand-chose, mais la cime des arbres majestueux suffit à faire mon bonheur.

En ce moment, je préfère couper par le centre, d'abord parce que c'est plus court, mais surtout parce que les décorations de Noël sont déjà en place et que les vitrines scintillent de mille feux. J'adore voir la lumière repousser l'obscurité, et les gens faire leurs courses dans un quotidien rassurant. Cela me fait le même effet que ces dîners entre amis où les conversations mêlées font naître une ambiance qui vous enveloppe d'un cocon de bien-être. J'en ai besoin.

Les illuminations de Noël ne sont pas les seules à agrémenter les rues. Plus on s'aventure au cœur de la ville, plus les feux tricolores sont nombreux. Dans la fameuse base secrète, il doit exister un type spécialement chargé des Feux qui passent au rouge pile quand tu arrives dessus. Le mec est doué. Il m'aime beaucoup également, celui-là. Il fait si bien son boulot que le Grand Patron envisage de lui confier le service des Baies vitrées qui ne se voient pas et contre lesquelles tu t'écrases sans aucune dignité.

De croisement en croisement, on progresse par étapes successives. On avance d'un rouge à l'autre, pour s'immobiliser à nouveau. Étant donné ce qui me passe par la tête durant ces mini-pauses forcées, je me demande parfois si les feux sont réellement là pour réguler le trafic, ou pour remplir, à notre insu, une mission bien plus importante... Nous obliger à réfléchir à nos vies, par exemple. Des feux tricolores introspectifs, en quelque sorte. Un arrêt obligatoire, même si le carrefour reste vide. On attend pour rien et le cerveau en profite pour tourner à fond. On rêve, on philosophe. On glane alentour quelques détails auxquels nous n'aurions jamais prêté attention si le feu avait été vert.

Tandis que l'on guette l'autorisation lumineuse de reprendre notre chemin – en essayant au passage de manipuler la signalisation à l'aide de phrases incantatoires – une

pensée fulgurante nous tombe soudain dessus. Aucun casque ne protège de ce genre de projectile. Le choc peut être rude. Se trouver dans une voiture n'y change rien. Même si on écoute la radio à fond pour se distraire, notre esprit coupe le son avec une indécente facilité lorsqu'il a quelque chose à nous dire.

C'est ce qui m'est arrivé ce soir-là, sur mon vélo, le vent dans la figure et les pieds gelés. J'étais prête à éviter un chien qui aurait traversé par surprise, ou même un bac à fleurs tombant d'un balcon. Mais ce qui a coupé ma route est bien plus redoutable : un sentiment. Il n'existe aucun airbag contre.

Il aura suffi du rire d'une enfant pour que, à l'arrêt, je percute de plein fouet mon propre cœur.

Juste devant moi, trois petites filles traversent en chahutant, escortées par une maman qui prend très au sérieux son rôle de garde du corps. Elles rient, complices et insouciantes. Elles se poursuivent en virevoltant joyeusement ; le passage piéton est à peine assez large pour encadrer leurs cavalcades. Elles sont sans doute trop âgées pour croire encore au père Noël, mais encore assez jeunes pour continuer à tout espérer de la vie.

Elles sont emmitouffées de doudounes et d'écharpes. Leurs pantalons de sport et leurs longs cheveux noués en queue-de-cheval laissent supposer qu'elles rejoignent le Complexe Urbain de Loisirs juste en face. Un ancien centre commercial, qui n'a jamais vraiment décollé. La ville l'a finalement racheté pour le reconvertir en centre sportif.

Trois cabris qui bondissent sur le trottoir avec beaucoup plus d'élan et d'énergie que nécessaire – à leur âge, on donne tout ce que l'on a sans compter. Étant donné la vitalité débordante dont elles font preuve, elles pourront se passer d'échauffement.

De sa base secrète, le type qui réalise la bande-son a particulièrement réussi son coup. Il a peut-être même reçu l'appui de la fée des Moments magiques, tant je suis touchée.

Quelques notes d'une mélodie de Noël échappée d'un magasin, un très léger brouillard qui nimbe les lueurs des néons et des réverbères, un brouhaha étouffé qui ne couvre pas les éclats hilares du trio de gamines, dont une me ressemble un peu lorsque j'étais petite.

Je la regarde. Pour être tout à fait honnête, je la dévore des yeux. Son sourire, sa joie de vivre... Je suis littéralement hypnotisée. Ces trois fillettes ne se soucient pas du regard des autres. Elles vivent l'instant, se contentant simplement d'incarner les émotions qui les traversent. Un luxe offert gracieusement au commencement de la vie, mais dont le prix ne cesse d'augmenter avec les années.

Ces trois mignonnes tornades de liberté n'en finissent pas de m'émerveiller, fabuleuses perfections de puissance et de légèreté. Pas besoin de les connaître pour savoir qu'elles ont envie de tout ! Vivre, aimer, partager, s'amuser, découvrir, ressentir... Elles ignorent la demi-mesure, les compromis. Aucune chance qu'elles puissent connaître le sens du mot « renoncement ». On l'apprend bien plus tard.

Je les trouve extraordinaires. Je les envie, mais sans aucune jalousie. Tout au plus une nostalgie, immédiatement suivie d'une question qui se pointe à l'improviste en profitant que la porte est ouverte. C'est bien connu, les questions n'attendent surtout pas d'être invitées pour débarquer, et elles ne demandent pas si elles dérangent. Elles forcent votre entrée mentale sans s'essuyer les pieds...

J'ai été comme ces petiotes, il n'y a pas si longtemps. J'ignore quel sport elles vont pratiquer. Moi, c'était le volley. Nous étions une belle bande. Solidaires, proches, infatigables, éperdument vivantes. Il y en avait toujours une, survoltée, pour embarquer les autres. Notre entraîneur nous comparait à une portée de chiots, aussi adorables qu'indisciplinés.

Que s'est-il passé depuis ? Qu'est devenue l'enfant que j'étais ? Qu'ai-je fait de mon stock de rêves, de mes gisements d'espoir, de mon appétit d'avenir ?

Je n'entends soudain plus le monde ni sa bande sonore, tant ces questions résonnent. Elles font trembler mes murs, fissurent mes fondations.

Durant ces quelques dizaines de secondes où je reste bloquée au feu rouge, une faille temporelle s'ouvre en moi. Un sentiment rampant s'immisce, et ce n'est assurément pas la satisfaction d'avoir lâché le guidon en fermant les yeux. Je vais quand même m'écraser quelque part, intérieurement.

Je ne suis pas de nature à me plaindre. J'en vois trop autour de moi qui passent leur temps à se noyer dans un verre d'eau. Toujours à se lamenter sans jamais rien résoudre. Je n'ai pas envie de leur ressembler. Je ne souffre d'aucune maladie. J'ai un toit sur la tête, un frigo rempli. Ma famille est en bonne santé. J'ai d'excellentes amies. Je ne suis même pas célibataire. J'ai conscience de ne pas être la plus mal lotie. Chaque jour, à l'hôpital, ce dont je suis témoin me rappelle que l'on peut toujours trouver plus grave que son propre cas.

N'empêche... Je n'exulte pas pour autant. Les malheurs auxquels j'échappe ne m'aident pas à me sentir mieux.

Pourquoi, sans être malheureuse, ne suis-je pas heureuse ? N'avoir aucune catastrophe à affronter est-il suffisant pour ne rien changer à ma vie ? Puis-je me satisfaire de simplement continuer sur ma lancée ? Pourquoi, confrontée au frémissement de ces merveilleuses enfants, ai-je brusquement l'impression d'être si vide ? Où est passé mon élan ?

Ces satanées questions sont en train de cochonner mon intérieur mental avec leurs gros sabots. Même en démarrant en roue arrière dès que le feu passera au vert, même en pédalant à fond au point de me faire flasher, je ne vais pas réussir à les semer. La course-poursuite est perdue d'avance. Ces saletés de pensées torves sont assises sur mon porte-bagages et m'enlacent de leurs bras visqueux. Jusqu'à m'empêcher de respirer.

Pas question de me laisser glisser sur le toboggan du misérabilisme. Néanmoins, mon désarroi est bien réel. Si j'accepte

de poser les mots sans tricher, ce qui résume le mieux mon ressenti, c'est la déception. Ma vie m'ennuie. J'ai l'impression de faire du sur-place. Je n'attends pas grand-chose, et plus rien ne m'excite. Alors que beaucoup de mes proches ont des projets et avancent, moi, je reste en rade.

Entre ces petites filles affamées du monde et moi, entre celles qui sont prêtes à tout dévorer et la jeune femme que je suis, il n'existe vraisemblablement qu'une seule différence : je commence à connaître les plats qui composent le menu de l'existence, et parfois, je préfère sauter un repas parce que certains sont écœurants ou donnent des boutons.

Alors quoi ? Que signifie cette lassitude à mon âge ? Pourquoi cette impression lancinante que je suis en train de perdre mon temps, de passer à côté de ma grande aventure ? Je peux toujours essayer de me convaincre que c'est juste un état d'âme, que ça passera. Je l'ai déjà fait, mais ce vilain sentiment finit par revenir. Il est là, tapi, et il grandit.

Ferais-je partie des éternelles insatisfaites ? Celles qui sont « toujours à se plaindre », comme le leur reprochent les plus hargneux en puisant dans leur arsenal de clichés ? À moins que les temples que nous bâtissons en nous pour accueillir ces trésors d'espoir ne soient trop vastes pour ce que la réalité nous permet d'y placer.

Prenons l'exemple de ma vie sentimentale – chapitre essentiel d'une destinée, peut-être même le plus important de tous. Je vous disais tout à l'heure que je n'étais pas célibataire. Je m'aperçois que ma formulation trahit déjà la situation. « Je ne suis pas célibataire. » Cela ne signifie pas pour autant que je suis en couple, du moins pas comme je l'espérais. Il est gentil, Enzo, il n'est pas laid. De temps en temps, il me fait même bien rire. Mais puisqu'on en est aux confidences, les quelques cases qu'il coche n'en font pas le compagnon que j'imaginai. Pourquoi, alors, suis-je avec lui ?

Je n'ai pas besoin de creuser profond pour trouver la réponse. C'est terrible, mais j'ai pris ce que je trouvais de

mieux dans ce qui était disponible. Rien qu'en le disant, je me fais l'impression de raconter une séance de shopping à moitié réussie. Avant de rencontrer Enzo, je ne trébuchais pas tous les deux mètres sur des chevaliers servants qui, un genou à terre et une rose rouge en offrande, me suppliaient de devenir leur reine. Alors j'ai pris ce qui m'allait à peu près. Il n'y avait pas exactement ma taille dans la boutique, mais je n'allais quand même pas me balader toute nue !

J'espère ne pas vous choquer en étant franche, mais ces petites filles éclatantes me forcent à ouvrir les yeux. Si l'on veut s'en sortir, le diagnostic doit être le plus précis possible. Je le constate tous les jours à l'hôpital, et comme le dit ma tante Florence : « On ne répare pas la chaudière en accusant les radiateurs. » Je crois que j'ai le brûleur encrassé.

Le feu passe au vert. Je ne bouge pas. Le trio pénètre dans le complexe de loisirs et disparaît, me laissant seule avec ma farandole de questions. On klaxonne déjà pour que j'avance. Je ne vais pas y arriver. Les doutes qui se sont installés sur mon porte-bagages pèsent trop lourd. Il faudrait un gros hélico pour les soulever. S'il pouvait aller les balancer quelque part dans un gouffre, très loin, ça m'arrangerait.

Je n'ai pas choisi de m'infliger cette prise de conscience, ce soir, sur mon vélo. Mais puisque c'est arrivé, autant ausculter ma vie à fond pour en avoir le cœur net. De toute façon, je ne vais pas pouvoir y échapper. Aucun anesthésiste ne pourra rendormir ma conscience.

À tout seigneur tout honneur, l'examen clinique va débiter par une petite visite à celui qui me sert d'homme. Dans la famille de ceux qui font ma vie, je demande le garçon.